

Le coq gaulois et le coq des Gaulois : mythes et réalité

Michaël SEIGLE

Université Lyon 2, Laboratoire Hisoma (UMR 5189),
MSH Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux,
7 rue Raulin, F-69007 Lyon (France)
michaelseigle@orange.fr

Publié le 30 décembre 2016

Seigle M. 2016. — Le coq gaulois et le coq des Gaulois : mythes et réalité. *Anthropozoologica* 51 (2): 115-125. <http://doi.org/10.5252/az2016n2a4>

RÉSUMÉ

Entre le coq gaulois, symbole de la France moderne et contemporaine, et le coq des Gaulois, élevé il y a plus de deux millénaires, la différence est grande et pas seulement du point de vue temporel. En effet, l'imagerie du coq gaulois est liée à une homonymie latine que le Moyen Âge a fortement utilisée d'abord pour ridiculiser la France, avant que les Français eux-mêmes ne le reprennent à leur compte en tant que symbole national. En ce qui les concerne, la poule et le coq (*Gallus gallus* (Linnaeus, 1758)), originaires du sud-est asiatique, ne semblent arriver en Gaule qu'aux alentours du VI^e siècle av. J.-C., après être passés par la Grèce et l'Italie. Le coq est donc bien le moins gaulois des oiseaux, d'autant plus si l'on considère le fait que les auteurs antiques n'accordent aucune importance aux coqs des Gaulois. Par ailleurs, avant la conquête romaine, l'espèce n'est jamais utilisée comme un symbole animalier en Gaule et ses restes archéologiques demeurent longtemps assez mal représentés dans le cortège faunique des sites gaulois. Toutefois, elle semble faire l'objet de quelques traitements particuliers qui prouvent sa forte implantation dans l'élevage gaulois et la vision que les populations avaient d'elle : animal à la chair convoitée, offrande pour les dieux ou pour les morts, voire, dans les premiers temps de son introduction, cadeau diplomatique et oiseau d'ornement.

MOTS CLÉS
Âges du Fer,
Gaule,
poule,
archéozoologie,
littératures antiques.

ABSTRACT

Gallic cockerel and Gauls' cockerel: myths and reality.

Between the gallic cockerel, modern and contemporary French symbolism, and the Gauls' cockerel, bred for more than two millennia, the difference is important and not only temporal. Indeed, gallic cockerel's imagery is linked with a latin homonymy Middle Ages have strongly used, firstly to ridicule France before French people themselves re-use it as a national symbolism. As far as they are concerned, hen and cockerel (*Gallus gallus* (Linnaeus, 1758)), coming from the southeastern Asia, seem to arrive in Gaul only about the 6th century BC, after they travel in Greece and Italy. Thus, chicken is the less gallic bird, particularly if we consider that ancient authors do not grant importance to Gauls' chickens. Otherwise, before roman conquest, the species is never used as a symbolic animal, in Gaul, and its archaeological remains stay, for quite a long time, poorly present in Gallic sites' faunistic cortege. However, the species seems to be the subject of some specific treatments which prove its strong establishment in Gallic farming and the particular vision people have about it : an animal which flesh is coveted, offering for gods or dead persons, even, initially, diplomatic gift and ornamental bird.

KEY WORDS
Iron Ages,
Gaul,
chicken,
zooarchaeology,
ancient literatures.

INTRODUCTION

Comment un simple jeu de mot, basé sur une homonymie, peut-il créer un symbole repris par une nation entière ? C'est un peu la question qui se pose dès lors que l'on évoque le fameux « coq gaulois », l'un des symboles actuels de la France. En effet, cette dénomination tient, d'abord et avant tout, de l'homonymie latine parfaite qui existe entre *Gallus*, le Gaulois, et *gallus*, le coq. Du fait même de la persistance du latin durant de nombreux siècles, le lien entre ces deux termes s'est maintenu et a créé un véritable symbole patriotique, en France, à partir de la Révolution.

Pourtant, au vu de l'histoire de la poule et du coq (*Gallus gallus domesticus* Linnaeus, 1758), rien ne laissait présager qu'une telle association phonétique puisse un jour exister et devenir une association d'idée aussi répandue. En effet, il y a un fossé entre la réalité de ce que nous pouvons nommer « le coq des Gaulois » et l'image du « coq gaulois ». Un fossé que l'histoire et l'archéologie ne cessent de creuser, comme nous avons pu le constater au cours de deux années d'étude sur le sujet (Seigle 2014). De fait, au cours de ces deux années, nous avons essentiellement rassemblé des données archéologiques provenant de tout l'ancien territoire gaulois afin de comprendre la relation réelle qui pouvait exister entre l'homme et la poule durant la protohistoire française et, ainsi, de pouvoir comparer cette réalité à celle des textes historiques latins et grecs.

LES MYSTÈRES DE LA LANGUE LATINE

Comme nous l'avons déjà évoqué en introduction, le latin désigne par deux mots parfaitement similaires à la fois l'habitant de la Gaule (*Gallus*) et l'habitant principal du poulailler (*gallus*). En effet, rien ne permet de distinguer ces deux mots, leur accentuation, leur prononciation et leur orthographe étant absolument identiques. Comme toute langue, le latin comporte, bien sûr, des homonymies, comme le terme *acus*, qui peut renvoyer aussi bien à la balle du blé, au poisson nommé aiguille ou à l'aiguille à coudre (Simonin 1808). Cependant, même dans ce cas, où l'accentuation est identique pour les trois termes, leur déclinaison est profondément différente (respectivement *acus, eris*; *acus, i*; *acus, us*). Dans le cas de *Gallus/gallus*, seule l'habitude tardive et médiévale de distinguer majuscule et minuscule nous permet de faire une vraie distinction entre les deux mots.

Afin de tenter de comprendre une telle bizarrerie, se pose d'emblée la question de l'origine de ces deux termes. Mais cela même est problématique en soi. En effet, aucun auteur latin n'apporte de réponse à cette similarité, soit que l'explication en ait été perdue pour eux également, soit qu'aucun texte ne soit parvenu jusqu'à nous à ce propos. Nous pouvons ainsi fortement supposer que Varron, dans son *De lingua latina* en partie perdu, ait proposé une explication, mais celle-ci n'est jamais arrivée jusqu'à nous. Toutefois, plusieurs auteurs se sont employés à définir séparément l'étymologie des deux termes.

En ce qui concerne le coq, plusieurs propositions étymologiques coexistent dès l'Antiquité. Ainsi, Varron, dans le *De lingua latina* (Varron 1954: V, 75), explique l'origine du terme *gallina* par le chant de l'oiseau, tandis qu'Isidore de Séville, dans ses *Étymologies* (Isidore de Séville 1988: XII, 7, 50), rapproche *gallus* de *castratio* car, explique-t-il, « il est le seul, parmi les oiseaux, à qui l'on ôte les testicules. Les anciens, en effet, les appelaient coqs coupés ». Nombre d'autres hypothèses sur l'origine du nom de l'oiseau ont depuis été proposées, comme un rapprochement avec le nom des prêtres orientaux de Cybèle, les *Galli*, des prêtres ayant la particularité d'être eunuques, à l'image du parèdre de la déesse, Attis. L'origine de leur nom serait à trouver soit dans celui du fleuve arrosant la ville de Pessinonte, où se trouve le grand sanctuaire de la déesse, le Gallos, soit dans celui de prêtres sumériens (André 1967; Capponi 1979). Une autre hypothèse, due à la linguistique indo-européenne, a proposé d'expliquer le nom du coq par la racine « kel », signifiant « crier, chanter, appeler », que l'on retrouve dans le verbe grec *καλῶ* (*kalô*) ou le verbe latin *calo* (André 1967; Capponi 1979). Cette hypothèse se retrouve d'ailleurs utilisée par Xavier Delamarre dans sa reconstruction du nom gaulois de l'oiseau : « caliac » (Delamarre 2003).

En outre, il ne semble pas que l'origine du mot *gallus* soit à trouver dans la langue grecque, celle-ci ayant toujours désigné l'oiseau du nom d'*alektôr* ou d'*alektryon* (Théognis de Mégare 1948: v. 863). En revanche, l'épigraphie grecque voit, dans quelques cas, l'emploi du grec *καλαῖς* pour désigner la poule, terme que des étymologistes comme Ernout et Meillet (1967) se refusent à relier au latin *gallus*, tandis que d'autres, peu nombreux, franchissent le pas (Beekes & Van Beek 2010), laissant supposer une origine grecque du terme latin. Par ailleurs, les langues italiques ne nous ont livré aucune inscription faisant référence à l'oiseau ou aux populations gauloises, ce qui ne nous permet pas de savoir par quels noms ils désignaient le premier ni les secondes¹.

Le nom du Gaulois semble, pour sa part, provenir du grec *Γαλάτης* (Galatès), qui désigne, chez les auteurs grecs, à la fois les populations celtes installées en Asie Mineure et celles qui vivent en Gaule. Ce terme est, dès l'Antiquité, considéré comme dérivé du nom du lait, *γάλα* (*galá*), signifiant par là soit la blancheur de la peau de ces peuples soit leur forte consommation du liquide (Isidore de Séville 1988: XIV, 4, 25).

De cette analyse linguistique sans solution peuvent naître plusieurs hypothèses expliquant l'homonymie : soit le nom du peuple est à l'origine de celui de l'oiseau, soit le coq a donné son nom à la Gaule et aux Gaulois (Lacroix 2005), soit il s'agit d'une heureuse et étrange coïncidence. La première assertion est démentie par l'archéologie et l'histoire, qui démontrent que les peuples gaulois n'étaient pas encore arrivés en Gaule proprement dite et, donc, encore moins en Italie lorsque la poule fut introduite dans la péninsule (De Grossi Mazzorin 2000; Buchsenschutz 2007). Quant à la deuxième, il semblerait

1. Gilles Van Heems pers. comm. (Laboratoire Hisoma, Université Lumière Lyon 2).

surprenant qu'un peuple entier soit désigné par le nom d'un animal, d'autant plus que nous avons déjà souligné l'origine grecque du nom des Gaulois et des Galates.

Cependant, même sans explication logique, cette étrange homonymie n'en est pas moins à l'origine d'une association d'idée qui donnera naissance à un fort symbole patriotique.

PÉRENNISATION D'UN JEU DE MOT

L'homonymie de *gallus* n'a, assez curieusement, pas fait les frais d'un trop grand nombre de jeux de mots dans la littérature latine. On le retrouve notamment dans l'*Aulularia* de Plaute, où un soldat gaulois vaincu semble être comparé à un coq vaincu (« *gallo gallinacio* », Plaute 1932: III, 4, 470) et dans le *De Vita Neroni*, de Suétone, où l'auteur cite une inscription moqueuse faisant référence à la révolte gauloise de Vindex (« *etiam Gallos eum cantando excitasse* », Suétone 1964: XLV, 4; « par son chant, il a même réveillé les coqs »). Il est certain que ces deux exemples ne sont pas les seuls à avoir existé dans toute la littérature latine mais, pour autant, nous n'en connaissons guère d'autres, soit que les textes aient été perdus, soit que les traducteurs n'y aient pas vu de jeu de mot.

Cela est néanmoins révélateur d'une chose : si le symbole du coq gaulois trouve ses racines dans l'Antiquité latine, l'assimilation du peuple de la Gaule à l'oiseau est un phénomène médiéval. En effet, au Moyen Âge, l'oiseau se pare de nombreuses significations, positives ou négatives, essentiellement liées au courage, à la combativité et à la vigilance, que l'on retrouve à la fois dans l'héraldique et la littérature. C'est sur ces différentes symboliques médiévales bien établies que va s'établir le mythe du coq gaulois.

Cependant, tout comme les Gaulois n'avaient pas choisi cette comparaison avec le gallinacée, les Français reçurent ce symbole des autres nations d'Europe. Ainsi, au XII^e siècle, Rupert de Deutz, à la cour du Saint Empire Romain Germanique, et Walter de Henley, à celle d'Angleterre, fustigent-ils, chacun de leur côté, la rébellion contre l'empereur et la bêtise du *Gallus*, à travers lequel on retrouve le peuple français et son roi (Beaune 1986). Dans les siècles qui suivent, l'image du coq revient fréquemment pour désigner les Français en les tournant en ridicule, par l'opposition entre les fiers animaux guerriers symbolisant les puissances d'Europe, tels que l'aigle impérial, le léopard anglais ou le lion espagnol, et la simple volaille de basse-cour qu'est le coq (Beaune 1986; Saint-Hilaire 2007). Lors de la Guerre de Cent Ans, la symbolique du coq gaulois est bien implantée chez les auteurs anti-Français, tels que Froissart, dans l'œuvre duquel plusieurs prophéties évoquent la chute du coq ou ses défaites, mais commence également à faire son apparition chez un petit nombre d'écrivains favorables à la France, comme Christine de Pisan ou Boccace, en meilleure part, bien entendu (Beaune 1986).

C'est surtout à compter du XV^e siècle, après la redécouverte de la symbolique antique du coq, animal de Mercure et fier combattant, mais aussi des Gaulois et de leur vail-

lance, que le coq gaulois va commencer à être réutilisé par les Français eux-mêmes. Ainsi, Charles VIII se voit dédié l'*Opus davidicum* dont les prophéties exaltent la puissance de la France et ses prochaines victoires en Italie et dont la page de garde même porte l'écu de France supporté par deux coqs. Le plein essor de ce symbole se fera ensuite sous François I^{er} qui se verra souvent identifié à un coq blanc et majestueux (Beaune 1986).

Dès lors, le coq gaulois, fortement associé à Mercure, en tant que dieu fin et rusé, devint un symbole non officiel du roi ou du peuple français, selon les circonstances, que l'on retrouve par exemple dans les célèbres *Centuries* de Michel de Nostredame (Saint-Hilaire 2007). On retrouvera l'oiseau, par la suite, associé aux rois Bourbon. Ainsi, Henri IV, que la tradition populaire relie à la célèbre poule-au-pot, fait battre une médaille en l'honneur de la naissance du futur Louis XIII sur laquelle est représenté un coq posant la patte sur un globe, symbole de pouvoir royal (Saint-Hilaire 2007). De la même façon, Louis XIII le fait parfois figurer sur certaines monnaies comme un animal victorieux, perché sur une massue et affrontant un lion.

Toutefois, l'oiseau, de par son statut de simple volaille de basse-cour, devient de plus en plus souvent le symbole du peuple tandis que le roi est symbolisé par le lys (Saint-Hilaire 2007). C'est la raison pour laquelle la Révolution va récupérer la symbolique du coq gaulois en tant qu'image du peuple français fier, vigilant et combatif, avant que celui-ci ne s'efface lors de la Restauration puis des deux Empires, au cours desquels il est remplacé par un aigle impérial. La III^e République le remettra ensuite fortement à l'honneur comme image de la république, en même temps qu'elle réhabilite les Gaulois pour en faire les courageux ancêtres des Français. À travers cette image elle exalte surtout une France rurale, fière malgré la défaite de 1870 et toujours prête au combat, ce qui explique la forte mise en avant du coq gaulois, qui incite au courage par son exemple lors de la première guerre mondiale, où il est toujours opposé à l'aigle impérial allemand (Beaune 1986; Saint-Hilaire 2007). Enfin, le coq gaulois reste aujourd'hui, aux côtés de Marianne, un symbole non officiel de la République française, mais qui demeure bien présent dans l'esprit de nos contemporains et dans l'imagerie républicaine.

La notion de symbole suppose une assimilation entre le concept et l'objet qui permet, par la simple représentation du second, de percevoir et d'identifier le premier. Ce phénomène d'assimilation, de symbolisation à travers l'héraldique, lorsqu'il concerne une nation ou encore une famille, est toujours lié à une légende, à une tradition qui explique ce lien entre les personnes et le symbole. Ainsi en va-t-il du chardon écossais, supposé avoir sauvé l'Écosse d'une invasion viking. Mais qu'en est-il du symbole du coq aujourd'hui lié à la France sous sa forme de coq gaulois? En effet, comme nous l'avons vu, aucun mythe « national » ne semble justifier cette assimilation et aucune autre explication que celle de l'homonymie latine ne paraît exister. Pour autant, la réalité archéologique montre-t-elle l'existence d'un lien privilégié entre l'oiseau et le peuple qu'il est supposé représenter?

LE COQ: LE MOINS GAULOIS DES OISEAUX

De ce que l'on peut reconstruire de la religion et des mythes gaulois et celtes en général, les oiseaux les plus représentés sont des échassiers et, en particulier, la grue, que l'on retrouve dans la scène du « tarvos trigaranos », le « taureau aux trois grues » du Pilier des Nautes (Charrière 1966 ; Green 1998), mais aussi les corvidés, attributs de Lug et de diverses déesses celtes (Green 1998). Ces oiseaux, ainsi que quelques autres comme l'oie ou le cygne, sont, de par leur statut d'animaux sauvages endémiques à l'Europe, proches de l'homme, comme peut l'être le sanglier que l'on retrouve sur de nombreuses enseignes guerrières gauloises (Green 1998 ; Persigout 2009). Le coq, en revanche, est absolument étranger à l'Europe puisqu'il est originaire d'Asie du Sud-Est, où vivent encore actuellement quatre espèces sauvages de poules : *Gallus gallus gallus* (Linnaeus, 1758), le coq bankhiva, qui est probablement à l'origine de nos poules domestiques actuelles, *Gallus lafayetii* Lesson, 1831, *Gallus varius* (Shaw, 1798) et *Gallus sonneratii* Temminck, 1813.

Le coq a donc dû effectuer un long périple avant d'atteindre l'Occident et d'y être acclimaté et élevé. Sans s'étendre outre mesure sur cette question, qui est un problème en soi, deux routes ont été envisagées par les chercheurs. L'une d'elle passe par le nord, la Chine, la Russie et l'Ukraine avant de rejoindre la Méditerranée et l'Europe occidentale (West & Zhou 1988). L'autre passe à travers l'Inde, le Proche-Orient puis la Grèce avant de voir la diffusion de l'espèce à travers l'Europe (Garcia-Petit 2002 ; Serjeantson 2009). Pour notre part, nous privilégions la seconde hypothèse en envisageant néanmoins que la poule a dû parvenir assez rapidement dans les plaines ukrainiennes par le biais des routes commerciales de la mer Noire. En effet, l'hypothèse nordique pose des problèmes au niveau de la datation des restes identifiés, de la quasi absence de données en Russie et de l'acclimatation de l'oiseau, originaire de régions tropicales (Pitt *et al.* 2016).

Pour ce qui est de la Méditerranée, il semble que la poule soit connue en Grèce un peu avant 800 av. J.-C. (Garcia-Petit 2002 ; Serjeantson 2009 ; Seigle 2014). Par la suite, elle atteint de proche en proche les côtes italiennes, avant de parvenir en Gaule par le biais de commerçants étrusques ou grecs aux alentours de 600 av. J.-C. (Seigle 2014).

Ainsi, sans prendre ici en compte quelques sites à la chronologie douteuse, comme « le Châtelet », à Boulancourt, où l'oiseau a été identifié dans des niveaux de 920-800 av. J.-C. (Balasescu *et al.* 2008 ; datation en cours), les quatre sites archéologiques ayant livré les restes de poule les plus anciens de Gaule sont datés du Hallstatt D1, D2 et D3 (entre 580 et 450 av. J.-C.). Ils sont situés l'un en Normandie (Basly « la Campagne ») (Baudry 2005), un autre en Alsace (Illfurth « Buergele ») (Roth-Zehner 2007), un troisième en Rhône-Alpes (Lyon « Gorge-de-Loup ») (Bellon 1997) et, enfin, le dernier à Marseille (Seigle pers. obs. ; Fig. 1). L'importante distance qui les sépare nous laisse supposer que la poule a dû apparaître en Gaule peu avant 600 av. J.-C. et que ses restes ont disparu de nombreux sites archéologiques de cette époque. Ni l'iconographie ni les textes ne nous permettent cependant d'étayer ce que révèle l'archéologie.

LE COQ DANS L'ÉLEVAGE GAULOIS

Le coq n'est donc pas gaulois d'origine mais il semble que, à l'instar des autres populations du pourtour méditerranéen, les peuples gaulois aient assez rapidement adopté l'oiseau au sein de leur élevage. Toutefois, cette adoption paraît se produire par étapes successives. En effet, les premiers sites au sein desquels des restes de poule ont été découverts, pour le Hallstatt final, sont des sites privilégiés, marqués par une certaine richesse ou par un statut aristocratique mais, surtout, par leur situation sur des axes de circulation et d'échanges importants. Ainsi, le site de Gorge-de-Loup, à Lyon, sans être identifié comme aristocratique, se situe en bord de Saône, à proximité du grand axe fluvial nord-sud que constituent le Rhône et la Saône, ce qui en fait un espace économique important (Ménier *in* Bellon *et al.* 1997 ; Carrara & Maza 2009). Celui de la Campagne, à Basly, sans doute le plus ancien puisque la poule se trouve dans des niveaux datés de 620-530 av. J.-C., est un site aristocratique fortifié comprenant un probable espace cultuel et une petite nécropole (Baudry 2005). Enfin, le site de Buergele, à Illfurth, est un espace artisanal de grande ampleur dépendant d'un vaste oppidum rendu économiquement puissant par son installation près du Rhin. Ces trois sites illustrent donc bien la valeur qui était sans doute attribuée à la poule dans les premiers siècles suivant son introduction en Gaule : celle d'un objet d'échange, d'un animal exotique et de valeur que l'on retrouve donc prioritairement dans les espaces occupés par l'élite politique et économique. Il y a même fort à parier que l'oiseau a été, un temps, considéré comme une sorte de cadeau diplomatique, comme le perroquet a pu l'être à l'époque moderne.

Ainsi, arrivée en Gaule comme cadeau ou comme objet d'échange dans ces grands centres d'échanges et de circulation, la poule a sans doute d'abord été l'objet d'une certaine curiosité, liée à son aspect exotique et à sa faible répartition. Un tel élevage, fondé sur une espèce rare, étrange et dont l'intérêt économique n'était pas encore bien identifié, ne pouvait avoir qu'un aspect ornemental. Or, l'élevage d'ornement, tout comme les loisirs non productifs ou non nécessaires, ne peut être l'apanage que d'une élite ayant les moyens d'élever un animal seulement pour le plaisir des yeux et par curiosité, ou d'une communauté entière, en particulier dans un but religieux. Ce n'est que par la suite, lorsque l'animal sera mieux implanté dans l'élevage, s'avérera consommable et que sa production d'œufs semblera propice à un élevage vivrier, que l'espèce sera diffusée plus largement sur l'ensemble du territoire gaulois.

Il semble donc que la poule ait d'abord été un oiseau d'ornement, ce qui explique en partie sa rareté sur les sites de cette période, ses restes n'étant pas rejetés avec les déchets alimentaires. Mais, même si l'espèce reste cantonnée d'abord à des sites identifiés comme politiquement et économiquement influents, elle est rapidement introduite dans un plus grand nombre d'élevages et notamment sur des sites d'habitats ouverts ne présentant pas de statut particulier, aux alentours de 500 av. J.-C. Par ailleurs, deux des trois premiers sites sur

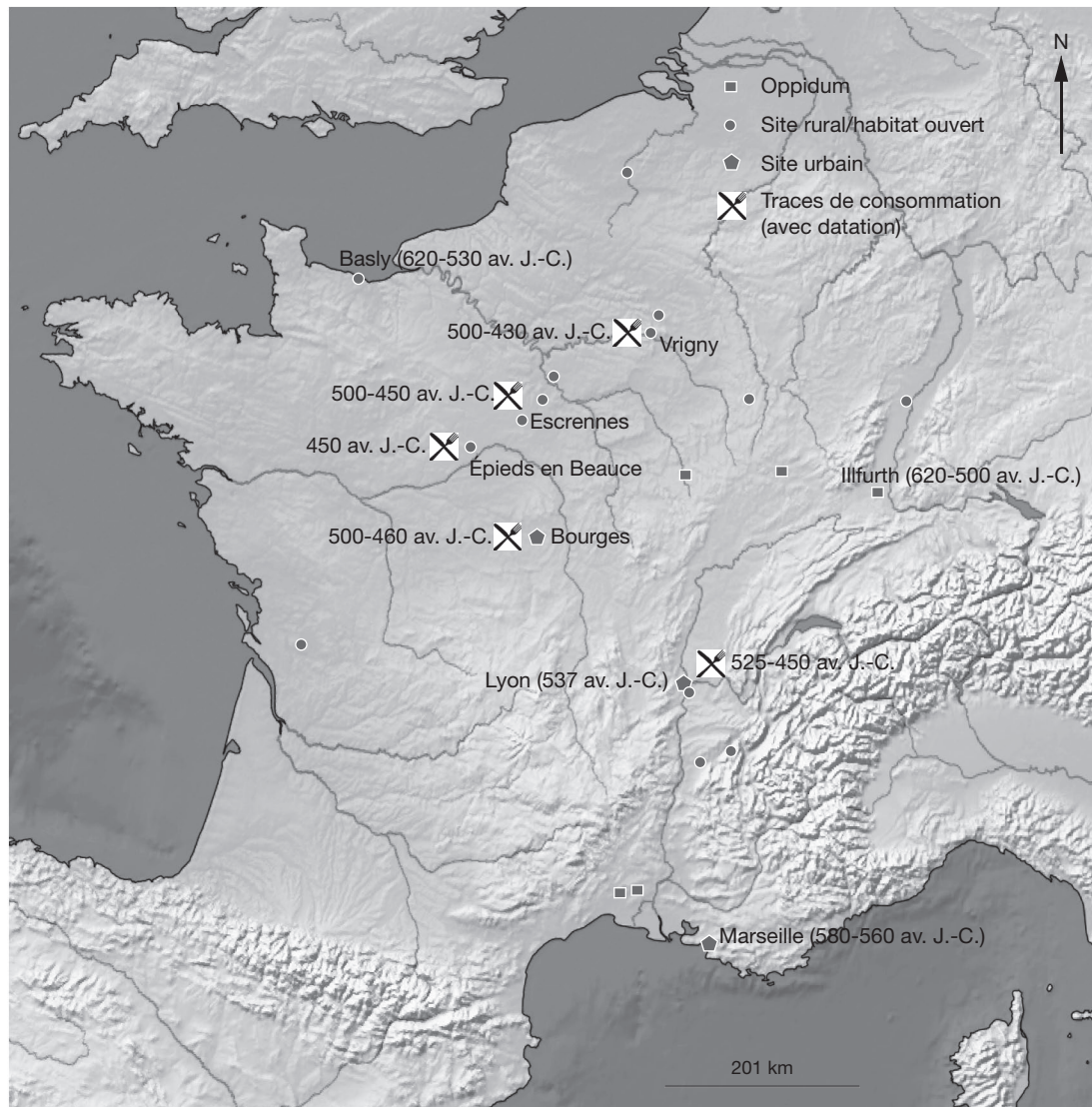


FIG. 1. — Carte de répartition des sites du Hallstatt final ayant livré des restes de poule (les datations des attestations les plus anciennes suivent, entre parenthèses, le nom du site). Les sites présentant les plus anciennes attestations de consommation sont identifiés et leur datation est précisée sans parenthèses. ■, Oppidum; ●, site rural/habitat ouvert; ◆, site urbain; X, traces de consommation (avec datation).

lesquels la poule est attestée illustrent les débuts de cette diffusion plus large de l'espèce. En effet, quoique dépendant d'un oppidum important, le site de Buerghelen est principalement identifié comme un espace de production artisanale, voire d'élevage (Méniel *in* Roth-Zehner 2007). De la même façon, le site de Gorge-de-Loup est seulement l'un des habitats de la plaine de Vaise et la rapide diffusion de la poule dans les habitats environnants montre clairement que, si l'animal a d'abord été réservé aux lieux les plus riches et les plus influents, sa distribution s'est bientôt étendue aux territoires les plus proches (Fig. 1).

Dès la fin du Hallstatt D3, la poule se retrouve sur une grande variété de types d'habitats et l'ensemble des populations gauloises, au nord comme au sud, semble désormais connaître l'oiseau. Dans les siècles suivants, l'espèce s'impose plus largement au sein du spectre faunique. Ainsi, un grand

nombre de sites de La Tène finale livre des ossements de poule, de même que la très grande majorité des sites archéologiques gallo-romains.

Les modalités pratiques de cet élevage nous échappent cependant en grande partie. En effet, si les agronomes latins comme Varron, Caton, Columelle et Palladius nous décrivent, en détails, le poulailler parfait (Varron 1997: III, 4-5), l'alimentation à donner aux poules (Caton 1975: LXXXIX), la manière de faire couver les œufs ou d'élever les poussins (Varron 1997: III, 9; Columelle 2002: VIII, 2, 6), ils ne mentionnent aucunement les pratiques d'élevage des autres peuples qu'ils côtoient, pas plus que ne le fait Plinie l'Ancien, pourtant toujours intéressé par les anecdotes venues de l'étranger. Dans ce domaine, l'archéologie n'est guère plus bavarde. Quelques archéologues pensent avoir identifié des petits poulaillers sur pilotis dans de petits regroupements de

trous de poteaux découverts sur des sites de fermes de l'âge du Fer, pouvant difficilement être identifiés comme des greniers (Gaudefroy 2011). Cette proposition se retrouve illustrée sur la ferme gauloise expérimentale de Butser Ancient Farm, dans l'Hampshire (Méniel 1987). Malheureusement, faute de recherches plus approfondies sur le sujet, seul le site de la « ZAC Olympium » à Herblay, daté de 175 à 50 av. J.-C., semble nous éclairer sur l'aspect pratique de l'élevage de la volaille du point de vue archéologique. Le rejet de plusieurs individus de différentes classes d'âge dans une portion très restreinte du fossé d'enclos de ce site laisse en effet supposer que les poules étaient peut-être élevées dans le grand bâtiment tout proche (Méniel *in* Valais 1994).

Cette absence de structures dédiées reconnues dans les fermes gauloises peut également suggérer que les poules, vivant en liberté le jour, devaient être enfermées la nuit et pondre dans des bâtiments communs au reste du bétail, voire dans l'habitation, afin de les soustraire, ainsi que leurs œufs, à l'appétit des prédateurs de toutes sortes. Si l'on accepte cette hypothèse, l'alimentation de la volaille devait être assez variée et omnivore, les poules pouvant se nourrir des déchets domestiques végétaux et carnés ainsi que de céréales et, occasionnellement, de souris et de serpents. De ce point de vue, la poule rejoindrait la cohorte des animaux éboueurs, aux côtés des chiens et des porcs, au sein du cortège domestique.

UN OISEAU POUR LE PLAISIR ET LE LOISIR ?

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la poule et le coq ont certainement bénéficié, dans les premiers temps de leur arrivée en Gaule, du statut d'oiseaux d'ornement, destinés d'abord et avant tout au plaisir des yeux et de la nouveauté. De la même façon qu'au XIX^e siècle le perroquet fascine par son plumage, ses attitudes et sa capacité à imiter la voix humaine, la poule et le coq nouvellement introduits devaient provoquer un certain engouement auprès des élites gauloises, de par leur comportement singulier. Nous en retrouvons un exemple plus net encore dans l'histoire de l'introduction de la dinde en Occident. En effet, quelques années après la découverte du continent américain, les européens importent rapidement quelques spécimens de ce qu'ils nomment alors la « poule d'Inde ». Dès 1534, la dinde, arrivée en France, se retrouve au sein de l'élevage de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, avant de se diffuser plus largement en France dans les années suivantes. Toutefois, comme pour la poule, sa consommation ne semble pas avoir été immédiate, puisque nous n'en trouvons mention qu'à l'occasion d'un festin, en 1549 (Plouvier 1995). Durant ce bref laps de temps, il semble que l'espèce, apannage de quelques personnes aisées, ait été élevée pour le seul plaisir des yeux et par curiosité. Cet engouement semble se retrouver dans le comportement des populations gauloises à l'égard de la poule, nouvellement introduite en Gaule aux âges du Fer. À défaut de disposer d'indices matériels de cet intérêt porté à l'espèce, nous disposons de sources littéraires

grecques, égyptiennes et latines qui, toutes, s'émerveillent de la capacité du coq à annoncer le lever du soleil et de celle qu'a la poule de pondre un œuf presque chaque jour (Serjeantson 2009). Il nous semblerait donc surprenant que les populations gauloises aient eu une attitude différente, dans un premier temps, vis-à-vis de ce volatile.

Un autre trait saillant du comportement du coq, fortement mis en exergue par les Grecs, est sa combativité. En effet, Elieen nous rapporte, par exemple, que Thémistocle, pour galvaniser ses troupes, fit faire halte à son armée afin d'observer la vaillance de deux coqs en train de se battre (Élieen 1991: II, 28). Par ailleurs, Columelle nous apprend que c'est surtout l'ardeur dans le combat que recherchent les éleveurs de coqs grecs chez leurs oiseaux (Columelle 2002: VIII, 4-5), ce qui, selon lui, n'est pas du goût des Romains. Dès lors, les Gaulois étant sans cesse décrits par les auteurs latins et grecs comme des guerriers farouches et vaillants, nous pourrions nous attendre à trouver des indices littéraires et archéologiques de la pratique du combat de coqs en Gaule. Or, il n'en est rien. Les auteurs antiques décrivent surtout cette pratique dans le monde grec, où des lois athéniennes en font même une fête annuelle (Serjeantson 2009). Du point de vue de l'archéologie, cette activité laisse relativement peu de traces visibles, tant au niveau du bâti que des restes osseux. Les arènes de combat, ou gallodromes, sont ainsi des créations récentes et n'existent pas dans l'Antiquité. L'archéozoologie révèle parfois, pour la protohistoire, des tarsométatarses de coqs présentant de forts ergots mais sans que l'on puisse les associer spécifiquement à des combattants, à l'exception toutefois d'un tarsométatarses du site de la résidence Saint-Jean, à Besançon, qui présente une trace étrange sur l'ergot, rapprochée de celles laissées par le combat de coqs (Chenevoy 1985). Cependant, il est à noter que ce site est daté du changement d'ère et que la pratique est peut-être en lien avec un mode de vie plus romanisé. Par ailleurs, c'est aux alentours de cette époque qu'apparaissent, dans les îles britanniques, les premiers ergots artificiels en métal, comme ceux découverts à Silchester (Serjeantson 2009). Néanmoins, aucun élément de ce genre ne permet de confirmer ou d'infirmer l'existence du combat de coqs en Gaule, qu'il y ait joué un rôle religieux, ou simplement un rôle culturel de représentation de la violence de la société, ainsi que le décrivent Geertz (1973) et Sykes (2012).

Outre l'aspect ornemental, présent dans un premier temps, et le combat de coq, dont nous n'avons pu prouver l'existence avec certitude, l'élevage d'un tel oiseau peut également être d'ordre plus simplement alimentaire. Nous avons souvent tendance à vouloir, à tort, faire correspondre l'expression de César « *leporem et gallinam et anserem gustare fas non putant. Haec tamen alunt animi voluptatis causa* » (« ils considèrent comme un interdit de manger du lièvre, de la poule et de l'oie. Cependant, ils en élèvent pour le plaisir de l'esprit et la volupté », César 2014: V, 12) à la société gauloise, alors qu'elle s'applique seulement aux populations celtes des îles britanniques. En effet, cet interdit alimentaire paraît inexistant en Gaule aux âges du Fer, où l'on note, dès la fin du Hallstatt final, des traces de découpes sur des restes

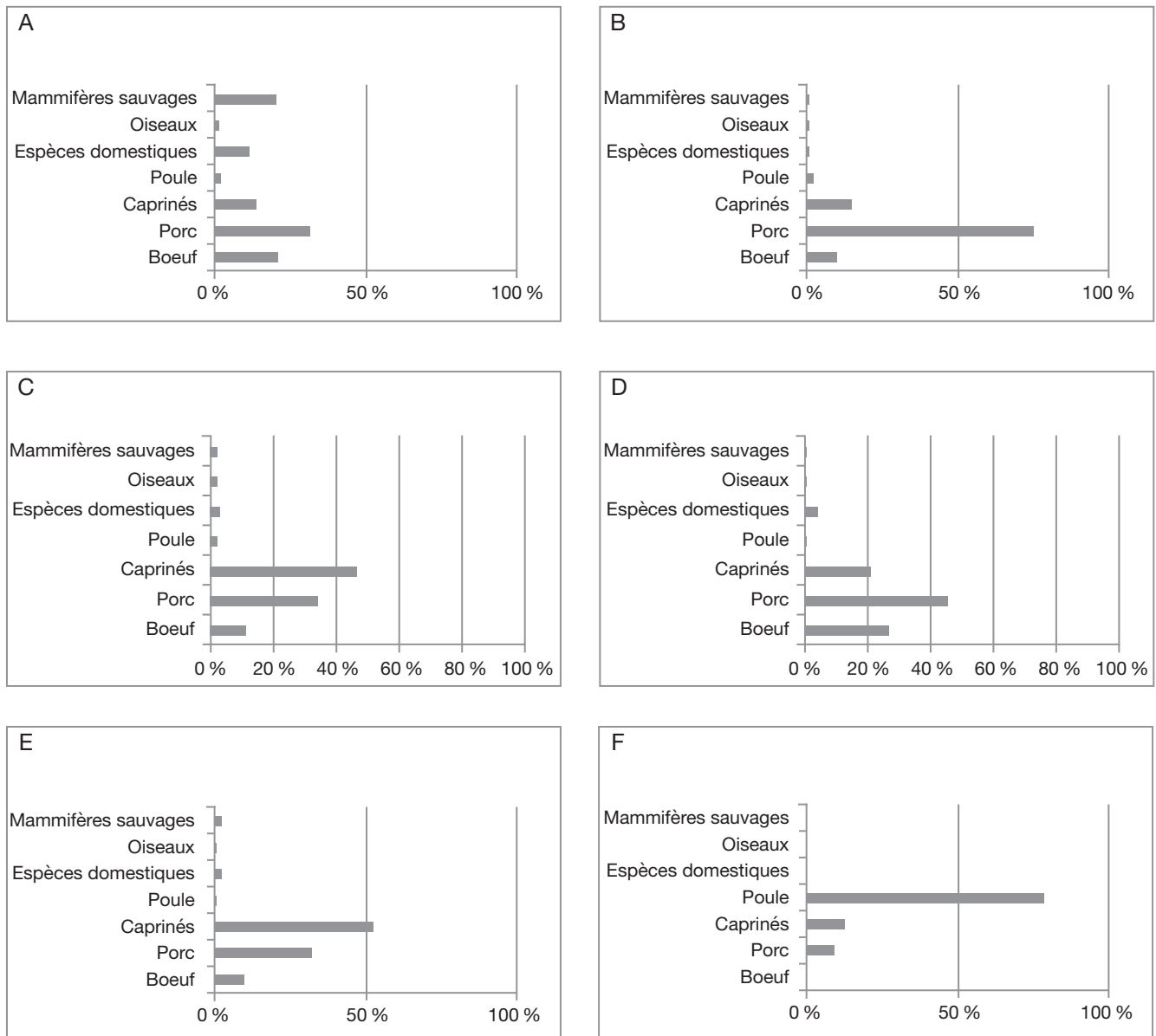


Fig. 2. — Fréquence de différents taxons animaux au sein des sanctuaires gaulois : **A**, Acy-Romance (Méniel 1998) ; **B**, Fesques (Mantel 1997) ; **C**, Corent (Foucras 2010) ; **D**, Gergovie (Foucras 2010) ; **E**, rejets domestiques découverts près du rempart de Gergovie (Foucras 2010) ; **F**, rejets du sanctuaire grec du Sarapieion de Délos (Leguilloux & Brun 2013).

retrouvés sur plusieurs sites d'habitat, comme à Bourges (Yvinec 1985), Vriigny (Bocquillon *et al.* 2009) ou Lyon (Bellon 1992), entre autres (Seigle 2014) (Fig. 1). Il est donc indéniable qu'autour de 500 av. J.-C., la chair de la poule et du coq était consommée, après quelques décennies de non-consommation. Par ailleurs, la mauvaise conservation des coquilles d'œufs sur les sites archéologiques ne nous permet pas d'en évaluer la consommation. Toutefois, il est possible qu'elle ait été assez importante, la poule pondant quotidiennement, constituant ainsi une source pratique et régulière d'approvisionnement en œufs, dont on peut supposer que, jusqu'alors, elle devait se résumer, comme dans certaines sociétés actuelles, au ramassage dans les nids d'oiseaux sauvages (Serjeantson 2009).

Toutefois, bien que la consommation carnée de la poule soit bien avérée à partir de 500 av. J.-C., les Gaulois ne semblent pas avoir été réputés parmi leurs voisins grecs ou romains comme de très grands consommateurs de poule, ce que confirme la rareté des découvertes archéologiques de restes de poules. Pourtant, les auteurs latins, en particulier, s'émerveillent de la consommation gauloise de la viande, du lait, mais aussi de la qualité de la chair des oies du pays des Morins, vantée par Pline l'Ancien (1961: X, XXVII). De même, la consommation de la poule à Rome est assez bien connue et rendue visible par les textes des agronomes déjà cités mais aussi par le *De Re Coquinaria* d'Apicius, dans lequel se retrouvent de nombreuses recettes à base d'œufs et de viande de poule (Albarella 2005).

LE COQ DANS LA SPHÈRE RELIGIEUSE GAULOISE

Le domaine religieux est celui où la relation entre l'homme et l'animal prend généralement des dimensions particulières, propres à chaque peuple. Pour les auteurs grecs et latins, prolixes quand il s'agit de décrire dans le détail leurs propres pratiques cultuelles, qui impliquent fortement les animaux par le biais du sacrifice, celles des Gaulois ne sont mentionnées que pour en souligner la barbarie. Ainsi, César mentionne-t-il les sacrifices humains (César 2014: VI, 16) ou, lorsqu'il décrit la magnificence des funérailles gauloises, il en souligne avant tout la cruauté, puisque les êtres chers au défunt étaient, selon ses dires, jetés dans le bûcher crématoire (César 2014: VI, 19). En revanche, il tait les pratiques religieuses quotidiennes des peuples gaulois. Il est donc au final difficile de percevoir, par des récits aussi partiels et partiels, la place que la poule pouvait occuper dans le monde religieux gaulois. Nous avons déjà vu la place de la grue ou du corbeau dans l'univers des croyances gauloises et celtes en général, notamment grâce à l'iconographie. Pour celle de la poule, l'archéologie demeure la principale source d'information.

La poule est bien présente dans les sanctuaires gaulois, avant la conquête romaine, mais les restes archéologiques ne nous permettent, ni de savoir si l'animal était utilisé pour la divination, ni dans quelle proportion il était abattu. En effet, le nombre de restes de poules demeure toujours assez faible, par rapport aux offrandes de bœufs, de porcs et de caprinés, dépassant rarement 1,5 % des restes fauniques (Seigle 2014). Cette faible représentation de la poule, que l'on retrouve dans des proportions quasi similaires sur les sites d'habitats (Fig. 2), peut être liée aux pratiques rituelles elles-mêmes. En effet, le remaniement des restes osseux dans certains sanctuaires ou la pratique de l'holocauste, facilitée par la taille de l'animal, peuvent, entre autres, expliquer la faible proportion de poule observée sur les sites à vocation religieuse. Toutefois, il ne s'agit là que de suppositions difficiles à étayer, à moins que, tout simplement, la poule, en tant que nouvelle espèce, n'ait pas été intégrée pleinement à des rituels se fondant sur une tradition ancienne ou n'ait pas vraiment été considérée comme une offrande digne des dieux. L'arrivée récente d'un animal en un lieu donné peut, en effet, le faire exclure des pratiques sacrificielles. De fait, les pratiques religieuses étant toujours fondées sur une tradition qui se veut très ancienne, l'introduction brutale de nouveautés, telle que celle de nouvelles espèces, est souvent vouée à l'échec. Ainsi, la poule, en tant qu'oiseau exotique auquel ni les hommes ni les dieux, par le fait même, n'étaient habitués, ne put sans doute trouver une place dans le cortège des animaux sacrificiels qu'après des décennies d'élevage, de consommation et l'oubli partiel ou total du statut exogène de l'espèce. De fait, de nombreuses espèces domestiques nouvelles se sont trouvées écartées des rites religieux de différentes sociétés anciennes, de par leur aspect exotique et le relatif conservatisme des religions en général. L'exemple le plus flagrant d'une telle mise à l'écart se retrouve dans la religion juive antique. La philologie date généralement la

mise par écrit des textes du Pentateuque des alentours du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., époque où l'on sait que la poule était présente au Proche-Orient (Serjeantson 2009). Néanmoins, le coq et la poule sont absents des textes de lois relatifs à l'alimentation ou aux sacrifices à faire au Temple de Jérusalem. Cette exclusion du sacrifice ne peut s'expliquer autrement que par un certain conservatisme, lié à la tradition religieuse juive établie dans les siècles précédents.

De la même façon, en Grèce, il faut attendre plusieurs siècles après l'arrivée de l'espèce, aux alentours du IX^{ème}-VIII^{ème} siècle av. J.-C., pour voir la poule faire son entrée dans les sanctuaires. Ainsi, le parallèle avec la situation gauloise semble plausible, quoique rien ne nous permette vraiment de l'étayer, et expliquerait l'apparition de la poule dans les sanctuaires seulement à partir de la fin de La Tène moyenne, comme à Fesques (Mantel 1997), puis sa faible présence. De ce fait, l'espèce ne paraît pas avoir eu un lien particulier, dans le domaine religieux, avec les Gaulois.

Elle se retrouve toutefois associée à Mercure dans plusieurs représentations d'époque romaine, en Gaule, peut-être du fait de l'association entre ce dieu, messager divin (comme peut l'être le coq par rapport au soleil), et le dieu celtique Lug, dont le nom évoque l'idée de lumière, dont le coq annonce l'arrivée dès le matin (Zavaroni 2008).

Cependant, la poule prend une place différente, notamment au sein des pratiques funéraires. En effet, sa présence dans les tombes est attestée dès La Tène ancienne, essentiellement dans le nord de la Gaule mais aussi sur le site d'Ensérune (Gallet de Santerre 1968), au sud. Tout au long de la période laténienne, il n'existe aucune normalisation du dépôt de la poule dans les différentes nécropoles. Ainsi, elle se retrouve parfois dans les tombes sous la forme d'un animal entier ou d'un animal découpé et préparé, dont la tête et les bas de patte manquent généralement, mais aussi, très souvent, de quelques restes isolés correspondant aux parties charnues de l'animal. Par ailleurs, l'hétérogénéité réside aussi dans les types de tombes elles-mêmes. Ainsi, si dans la nécropole de Bucy-le-Long cet oiseau semble plutôt associé aux sépultures féminines, ce constat ne peut pas être généralisé à l'ensemble des sites (Auxiette 1995; Bonnabel *et al.* 2010). De même, des individus de tous les âges et de toutes les conditions sociales semblent avoir été enterrés avec des poules, tout en restant minoritaires vis-à-vis de la majorité des tombes gauloises n'ayant livré aucun reste de gallinacés. Le seul point commun que l'on puisse relever est la position de la poule par rapport à toutes les autres offrandes. En effet, ses restes sont toujours placés au plus près de l'individu, qu'il soit inhumé ou incinéré, aux côtés du porc, comme pour marquer soit l'importance que l'animal présentait pour l'homme soit son grand intérêt gustatif (Méniel 1992, 2008). Ce lien, dans les rites funéraires, va vraiment devenir évident après la conquête romaine. En effet, la poule va peu à peu supplanter le porc parmi les offrandes placées dans les tombes gallo-romaines, jusqu'à composer l'essentiel des dépôts à partir du IV^e siècle de notre ère.

Le rituel funéraire paraît donc illustrer une relation forte et particulière entre la poule et l'homme chez les peuples gaulois, mais qui n'est peut-être qu'une relation de proximité, l'oiseau

vivant au plus près de l'homme, et d'intérêt, la chair de la poule étant alors considérée comme un met délicat. Quoiqu'il en soit, il demeure complexe de définir, à travers cet exemple, le coq des Gaulois comme un coq gaulois, c'est à dire comme un animal fortement symbolique à leurs yeux, d'autant que les attestations de restes de poules dans des tombes demeurent assez peu abondantes, malgré tout, avant la conquête romaine.

Ces pratiques, qu'elles soient funéraires ou rituelles, sont très souvent accompagnées, dans le monde gaulois, de banquets réunissant tout ou partie de la communauté. Ces banquets étaient l'occasion d'affirmer la cohésion de la communauté à travers le partage d'un repas de qualité, comme l'indique la présence, sur de nombreux sites, d'amphores vinaires italiques ou de pièces de viande de qualité, comme des morceaux de jeunes porcs (Méniel 2001). La présence de la poule dans un tel contexte marque son statut dans l'alimentation humaine, aux côtés des meilleurs morceaux de viande, même si elle demeure toujours assez peu élevée et comprise entre 1 et 2 % du spectre faunique.

Pour finir, la poule et le coq ne paraissent pas avoir entretenu une relation privilégiée avec les Gaulois du point de vue religieux, à moins que ces derniers n'aient pratiqué des rites particuliers n'ayant laissé aucune trace, tels qu'une forme d'alektryomancie basée sur le chant du coq ou ses réactions, sur le modèle de ce que nous décrit Cicéron pour la Grèce ou Rome (Cicéron 2004: I, 34), ou encore des combats de coqs rituels, ayant pu remplacer d'anciennes pratiques guerrières comme la décapitation (Sykes 2012). Enfin, n'oublions pas que Diogène Laërce nous affirme que Pythagore recommandait à ses disciples de ne surtout pas consommer de coqs blancs et que ce grand philosophe avait été, selon la tradition, formé par des druides celtes (Diogène Laërce 1965: VIII, I; Cumont 1942). Cependant, ni les textes ni l'archéologie ne permettent de prouver une sorte d'interdit alimentaire ou de rituel attaché au coq dans le monde gaulois et le monde celte en général.

CONCLUSION

Comme nous l'avons vu, et comme le soulignait récemment Michel Pastoureau dans une émission radiophonique, le coq est l'un des plus anciens symboles de la France, puisqu'il existait avant même la formation de celle-ci en tant qu'État. Cependant, tout nous indique que la réalité de ce symbole ne tient, à l'origine, que d'une homonymie bien vite transformée en plaisanterie. En effet, bien que la poule ait sans doute été élevée en Gaule au plus près de l'homme, il semble que les peuples gaulois n'aient investi le coq d'aucune valeur symbolique particulière. L'exemple de la numismatique est assez frappant sur ce point. En effet, les émissions de monnaies gauloises représentant un coq sont assez rares et tardives, puisqu'elles ne concernent visiblement que les Bellovaques de Gaule Belgique et qu'elles ne furent émises qu'entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C. (Delestrée 1980). Par ailleurs, la question de l'imitation de monnaies grecques ou orientales « au coq », comme celles d'Himère, peut se poser,

lorsque l'on sait que nombre de monnaies gauloises sont des imitations retravaillées de modèles méditerranéens. L'aspect symbolique du coq ne deviendra vraiment évident et visible qu'après la conquête romaine de la Gaule et la progressive transformation de la culture. Les textes latins eux-mêmes ne relient que rarement le coq aux populations gauloises, vantant plus volontiers les qualités des oiseaux grecs ou latins et, surtout, le goût des Grecs pour leur élevage. Cela se confirme à travers l'iconographie grecque, qui représente souvent des combats de coqs, mais aussi par le biais de la littérature, où la mention du coq et de sa combativité sont fréquentes, et de la religion. En effet, la mythologie grecque est la seule qui ait connu la création d'un mythe assez tardif au demeurant pour expliquer l'apparition du coq. La première mention de ce récit nous vient de Lucien de Samosate, qui vécut au II^e siècle ap. J.-C., dans *Le Songe ou le Coq* (Lucien de Samosate 2003). D'une certaine façon, plus qu'un « coq gaulois », l'Antiquité a connu un « coq grec » dont la symbolique était bien réelle et marquée. Ainsi, entre le coq gaulois et le coq des Gaulois l'écart est grand, tout d'abord du point de vue chronologique, la symbolique du coq gaulois ne touchant pas les Gaulois en eux-mêmes mais les Français, de nombreux siècles plus tard, mais aussi du point de vue de la cohabitation homme-animal, rien n'indiquant un attachement particulier des Gaulois pour leurs coqs. Il n'y a donc pas vraiment de coq gaulois mais plutôt un coq français, né d'une longue tradition, comme l'illustre bien la sélection, il y a au moins deux siècles, d'une race d'élevage nommée la Gauloise Dorée qui sert aujourd'hui de modèle aux représentations du fameux coq gaulois.

Remerciements

Mes remerciements vont tout d'abord à tous les archéozoologues (cités en bibliographie ou non) qui m'ont permis d'accéder à leurs données concernant la poule, au cours des dernières années, et, ainsi, d'essayer de reconstruire quelque peu la place de cet oiseau dans la protohistoire de la Gaule. Je tiens également à remercier Patrice Méniel et un lecteur anonyme pour leurs remarques constructives qui m'ont permis, je l'espère, d'améliorer cet article.

RÉFÉRENCES

- ALBARELLA U. 2005. — Alternate fortunes? The role of domestic ducks and geese from Roman to Medieval times in Britain. "Feathers, Grit and Symbolism". *Documenta archaeobiologiae* III: 249-258.
- ANDRÉ J. 1967. — *Les noms d'oiseaux en latin*. Librairie C. Klincksieck, Paris, 171 p. (Coll. Études et commentaires; 66).
- AUXIETTE G. 1995. — L'évolution du rituel funéraire à travers les offrandes animales des nécropoles gauloises de Bucy-le-Long (450/100 avant J.-C.). Actes du 5^e Colloque International de la Société de Recherche Interdisciplinaire « l'Homme et l'Animal », Genève, novembre 1994. *Anthropozoologica* 21: 245-252.
- BALASESCU A., SIMONIN D. & VIGNE J.-D. 2008. — La faune du Bronze final IIIb du site fortifié de Boulancourt « le Châtelet » (Seine-et-Marne). *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 105 (2): 371-406. <http://doi.org/10.3406/bspf.2008.13805>

- BAUDRY A. 2005. — Approvisionnement et alimentation carnée sur les sites de l'Âge du Fer en Bretagne et en Normandie. L'exemple du site de «la Campagne» à Basly, Calvados. *Revue Archéologique de l'Ouest* 22 (1): 165-179. <http://doi.org/10.3406/rao.2005.1121>
- BEAUNE C. 1986. — Pour une préhistoire du coq gaulois. *Médiévales* 5 (10): 69-80.
- BEEKES R. & VAN BEEK L. 2010. — Etymological dictionary of Greek. *Leiden Indo-European etymological dictionary series* 10, 1808 p.
- BELLON C. 1992. — 9 rue du Docteur Horand 69009 Lyon, lots 1 et 2, "Horand I": fouille de sauvetage programmé.
- BELLON C., KUNTZ L., VEROT-BOURRELY A., ARGANT T. & BAILLY M. 1997. — 2-6 rue de la fraternelle – 29-31 rue de Gorge-de-Loup, 69009 Lyon : DFS de sauvetage urgent. Service Régional de l'Archéologie Rhône-Alpes, Lyon.
- BONNABEL L., MOREAU C., SAUREL M., RICHARD I., AUXIETTE G. & VAUQUELIN E. 2010. — Pratiques funéraires entre le Hallstatt final et La Tène moyenne en Champagne-Ardenne : un genre de point de vue, le point de vue du genre, in BARRAL P., DEDET B., DELRIEU F., GIRAUD P., LE GOFF I., MARION S. & VILLARD-LE TIEC A. (dir.), *L'âge du Fer en Basse-Normandie – Gestes funéraires en Gaule au Second Âge du fer*. Actes du XXXIII^e colloque international de l'AFEAF, Caen, 20-24 mai 2009. *Annales littéraires de l'université de Franche-Comté Série Environnement, sociétés et archéologie* II: 129-154.
- BOCQUILLON H., SAUREL M., DUNIKOWSKI S. & YVINEC J.-H. 2009. — Habitats et zones d'activités à Vignay (Marne) à la fin du premier Âge du Fer, in VANMOERKERKE J. (dir.), *Le Bassin de la Vesle du Bronze final au Moyen Âge à travers les fouilles du TGV Est*. *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise* 102: 82-152.
- BUCHSENSCHUTZ O. 2007. — *Les Celtes*. Armand Colin, Paris, 288 p.
- CAPPONI F. 1979. — *Ornithologia latina*. Istituto di filologia classica e medievale, Genova, 525 p.
- CARRARA S. & MAZA G. 2009. — Les antécédents de la colonie, du VI^e au I^{er} siècle av. J.-C., in Lyon, capitale de la Gaule romaine. *Archéothéma* (1): 7-11.
- CATON 1975. — *De agricultura*. GOUJARD R. (trad.). Les Belles Lettres, Paris, 342 p.
- CÉSAR 2014. — *Guerre des Gaules. Tome II: Livres V-VIII. 14^e édition*. CONSTANS L.-A. (trad.) & A. BALLAND. (éd.). Les Belles Lettres, Paris, 412 p.
- CHARRIÈRE G. 1966. — Le taureau aux trois grues et le bestiaire du héros celtique. *Revue de l'histoire des religions* 169 (2): 155-192.
- CHENEVOY M.-H. 1985. — *Le site de Saint-Jean à Besançon (Doubs). Étude de la faune des niveaux gallo-romains précoces*. Mémoire de Maîtrise, Université de Franche-Comté, Besançon.
- CICÉRON 2004. — *De divinatione*. KANY-TURPIN J. (trad.). Flammarion, Paris, 388 p.
- COLUMELLE 2002. — *De re rustica*. WOLF M. (trad.). Errance, Paris, 336 p.
- CUMONT F. 1942. — Le coq blanc des Mazdéens et des Pythagoriciens. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* 86: 284-300.
- DE GROSSI MAZZORIN J. 2000. — *Introduzione e diffusione del pollame in Italia ed evoluzione delle sue forme di allevamento fino al Medioevo*. Atti del 3. Convegno Nazionale di Archeozoologia, Syracuse: 351-361.
- DELAMARRE X. 2003. — *Dictionnaire de la langue celtique : une approche linguistique du vieux-celtique continental*. Errance, Paris, 440 p. (Coll. Hespérides).
- DELESTRÉE L.-P. 1980. — Les monnaies « au coq » frappées en Gaule belge. *Revue Numismatique* 6 (22): 33-62.
- DIOGÈNE LAËRCE 1965. — *Doctrines, vies et sentences des philosophes illustres*. GENAILLE R. (trad.). Garnier-Flammarion, Paris, 2 vol., 314, 310 p.
- ÉLIEN 1991. — *Histoire variée*. LUKINOVITCH A. & MORAND A.-F. (trad.). Les Belles Lettres, Paris, xxvi + 268 p. (Coll. La Roue à Livres).
- ERNOUT A. & MEILLET A. 1967. — *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots*. Librairie C. Klincksieck, Paris, xviii + 827 p.
- FOUCRAS S. 2010. — *Animaux domestiques et faunes sauvages en territoire arverne (V^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.)*. Thèse de Doctorat, Université de Bourgogne, 286 p.
- GALLET DE SANTERRE H. 1968. — Fouilles dans le quartier Ouest d'Ensérune (Insula n°X). *Revue Archéologique de Narbonnaise* 1 (1): 39-83.
- GARCIA-PETIT L. 2002. — La migration du coq, de l'Extrême-Orient à la Méditerranée, in GARDEISEN A. (éd.), *Mouvements ou déplacements de populations animales en Méditerranée au cours de l'Holocène*. *BAR International Series* 1017: 73-82.
- GAUDEFROY S. 2011. — Les sites de La Tène moyenne à La Tène finale sur les tracés linéaires en Picardie : questions méthodologiques et résultats scientifiques. *Revue Archéologique de Picardie* 3-4: 201-266.
- GEERTZ C. 1973. — *The interpretation of cultures : selected essays*. Basic Books, New York, 478 p.
- GREEN M. 1998. — *Animals in Celtic Life and Myth*. Routledge, Londres, 304 p.
- ISIDORE DE SÉVILLE 1988. — *Etymologiarum sive Originum. Libri XX, Tomus II, Libros XI-XX continens*. LINDSAY W. M. (ed.). Clarendon Press, Oxford, 451 p. (Coll. Oxford Classical Texts).
- LACROIX J. 2005. — *Les noms d'origine gauloise. La Gaule des activités économiques*. Errance, Paris, 288 p.
- LEGUILLLOUX M. & BRUN H. 2013. — Rituels sacrificiels et offrandes animales dans le Sarapieion C de Délos, in EKROTH G. et WALLENSTEN J., *Bones, Behaviour and Belief: the Zooarchaeological Evidence as a Source for Ritual Practice in Ancient Greece and Beyond*. Svenska Institutet I Athen, Stockholm: 167-179.
- LUCIEN DE SAMOSATE 2003. — Le songe ou le coq, in LUCIEN & BOMPAIRE J. (trad.), *Œuvres. Tome III, opuscles 21-25*. Les Belles Lettres, Paris: 102-156.
- MANTÉL E. 1997. — Le sanctuaire de Fesques, le Mont du Val aux Moines, Seine-Maritime. *Nord-Ouest Archéologie* (8), 359 p.
- MÉNIEL P. 1987. — *Chasse et élevage chez les Gaulois*. Errance, Paris, 156 p. (Coll. Hespérides).
- MÉNIEL P. 1992. — *Les sacrifices d'animaux chez les Gaulois*. Errance, Paris, 145 p. (Coll. Hespérides).
- MÉNIEL P. 1998. — Le site protohistorique d'Acy-Romance, Ardennes. III: Les animaux et l'histoire d'un village gaulois : fouilles 1989-1997. *Bulletin de la Société archéologique champenoise Hors Série*, 176 p.
- MÉNIEL P. 2001. — *Les Gaulois et les Animaux : élevage, repas et sacrifices*. Errance, Paris, 127 p. (Coll. Hespérides).
- MÉNIEL P. 2008. — *Manuel d'archéozoologie funéraire et sacrificielle, Âge du fer*. Infolio, Gollion, 188 p.
- PERSIGOUT J.-P. 2009. — *Dictionnaire de mythologie celtique*. Imago, Paris, 411 p.
- PITT J., GILLINGHAM P. K., MALTBY M. & STEWART J. R. 2016. — New perspectives on the ecology of early domestic fowl: an interdisciplinary approach. *Journal of Archaeological Science* 74: 1-10.
- PLAUTE 1932. — *Aulularia*, in PLAUTE & ERNOUT A. (trad.), *Comédies. Tome I : Amphitryon – Asinaria – Aulularia*. Les Belles Lettres, Paris, il + 412 p. (Coll. Universités de France Série latine; 69).
- PLINE L'ANCIEN 1961. — *Histoire naturelle. Livre X (des animaux ailés)*. SAINT DENIS E. DE (trad.). Les Belles Lettres, Paris, 247 p. (Coll. Universités de France Série latine; 159).
- POULVIER L. 1995. — Introduction de la dinde en Europe. *Scientiarum Historia* 21: 13-34.
- ROTH-ZEHNER M. 2007. — *Illfurth lieu-dit Buergelen, lotissement « les Hauts de Buergelen » (Alsace – Haut-Rhin)*. Service Régional de l'Archéologie Alsace.
- SAINT-HILAIRE P. DE 2007. — *Le coq*. Oxus, Paris, 156 p.
- SEIGLE M. 2014. — *Poules et coqs en Gaule durant les deux Âges du fer*. Mémoire de Master 2, Université Lyon 2, 2 vol., 208 p.

- SERJEANTSON D. 2009. — *Birds*. Cambridge University Press, Cambridge, 512 p.
- SIMONIN A. M. J. 1808. — *Dictionnaire des homonymes latins, utile pour l'intelligence de plusieurs passages difficiles des auteurs qui ont écrit en cette langue*. Léopold Colin, Paris, iv + 180 p.
- SUÉTONE 1964. — *Vie des douze Césars. Tome III : Galba – Othon – Vitellius – Vespasien – Titus – Domitien*. AILLOUD H. (trad.). Les Belles Lettres, Paris, 250 p.
- SYKES N. 2012. — A social perspective on the introduction of exotic animals: the case of the chicken. *World Archaeology* 44 (1): 158-169. <http://doi.org/10.1080/00438243.2012.646104>
- THÉOGNIS DE MÉGARE 1948. — *Poèmes Élégiques*. CARRIÈRE J. (trad.). Les Belles Lettres, Paris, 288 p. (Coll. Universités de France Série grecque; 109).
- VALAIS A. 1994. — *Herblay (Val d'Oise), opérations archéologiques sur l'emprise de la ZAC Olympium. Document final de synthèse*. Service Régional de l'Archéologie Île-de-France.
- VARRON 1997. — *De Re Rustica. Tome III, Livre III – Index*. GUIRAUD C. (trad.). Les Belles Lettres, Paris, xxxiii + 124 p.
- VARRON 1954. — *De Lingua Latina. Livre V*. COLLART J. (trad.). Les Belles Lettres, Paris, lvi + 305 p.
- WEST B. & ZHOU B.-X. 1988. — Did chickens go North? New evidence for domestication. *Journal of Archaeological Science* 15 (5): 515-533. [http://doi.org/10.1016/0305-4403\(88\)90080-5](http://doi.org/10.1016/0305-4403(88)90080-5)
- YVINEC J.-H. 1985. — *Bourges « Saint-Martin-des-Champs » (Hallstatt final), étude des vestiges osseux*.
- ZAVARONI A. 2008. — Les dieux gaulois à la bourse. *Gerión* 26 (1): 327-347.

*Soumis le 1^{er} février 2016;
accepté le 9 septembre 2016;
publié le 30 décembre 2016.*